

Louise, l'héroïne du drame, et Adeline, l'interprète, se confondaient pour lui en un même individu: la vierge débile, injustement persécutée. Sans doute, dans la vie réelle, hors de la scène, celle qui tenait avec tant d'émouvant réalisme ce rôle de martyre, devait être, elle aussi, quelque pauvre fille sans yeux, exposée, à chaque tournant de route, aux pires accidents du destin. Combien jolie pourtant avec ses cheveux blond cendré, et son profil de vierge, et sa taille aux souples ondulations!...

Les femmes, jusqu'alors, n'avaient guère occupé l'athlète. A peine quelques amitiés de passage nouées au hasard des foirails: une trapeziste à face de virago, des écuyères fantasques et brutales... Et voilà que soudain, pour cette frêle créature, entrevue sur les planches, derrière le flambement d'un cordon de gaz, un immense besoin d'amour lui emplissait l'âme, un besoin d'abnégation aussi et de sacrifice, avec ce rêve de s'instituer le protecteur, la providence d'un être faible et charmant, desservi par le sort, et de trouver là enfin, lui, Julien Gollor, le colosse borgne, l'emploi vraiment utile et noble de sa force!...

III

Le lendemain, de bonne heure, laissant au Coltineur et à ses autres hommes le soin de monter la baraque sur la Guierle, Julien alla rôder aux abords du théâtre. Des placards étaient déjà collés, annonçant pour le mercredi soir une nouvelle représentation des "Deux Orphelines".

Il obtint de la concierge du théâtre l'indication du garni qui abritait, pendant leur séjour à Brive, les artistes de la tournée Betaillouloux.

C'était une auberge de façade misérable, à laquelle ses contrevents écaillés d'humidité, le lézardage de ses plâtres, donnaient de loin l'aspect lépreux. Le Borgne arpentait le trottoir adverse, guettant aux fenêtres une apparition. Il vit sortir de petits hommes glabres et vieillots dont les

yeux papillotaient à ce soleil matinal. L'abus du rasoir et des maquillages avaient flétri et comme délustré leurs joues. Coiffés de chapeaux grasseyés, leurs maigres épaules serrées en des vestons trop étroits, ils traversaient la chaussée dans un sautillement balancé, se dirigeaient vers le café à véranda où semblait être, ce matin-là, le rendez-vous de la troupe. Julien Gollor les reconnaissait au passage, mettait sur chacun de ces masques blêmes le nom d'un personnage de drame. Celui-ci avec son nez en corbin et ses cheveux de flasse rousse, avait été, sur la scène, Picard, le valet: cet autre, le comte de Linières. Les premiers attablés sous la galerie interpellaient solennellement, les derniers arrivants, les conviaient en phrases pompeuses, et le garçon, qui versait l'absinthe à "ces messieurs les artistes", s'émerveillait en silence de l'ampleur des gestes avec lesquels ils s'abordaient et se donnaient le bonjour. Les femmes vinrent ensuite, mal réveillées, peignées à la diable, sous la voilette à gros grains et à abords effilochés qui dérobaient aux regards indiscrets leur décrépitude précoce.

La grande efflanquée, à la pelisse fripée, s'appelait hier la Frochard. A côté, un double rang de bigoudis tirait les tempes de la comtesse, mère de Louise.

—Il ne manque plus que Meignal et Totor! glapit en fausset le pseudo-Picard.

Tous alors, dans un tambourinage des cuillères et des soucoupes, comme une bande de carabins en liesse, chantèrent sur un même diapason:

—Qui qu'a vu Meignal?... Qui qu'a vu Totor?...

L'athlète continuait de flâner au long des trottoirs. Il tressaillit à ce vacarme, fit halte, tendit l'oreille... Meignal?... n'était-ce point le nom de celle?...

Soudain, de l'auberge, dans un accès de fou rire, un couple dévala au pas de course, la femme gambadant au bras de l'homme. Julien sentit son coeur chavirer dans sa poitrine. Immobile au bord d'un caniveau, les jarrets chancelants, il regardait... Le couple le frôla, poursuivit sa route. Avant de s'asseoir près des camara-